

et que la guérison fût certaine aux conditions qu'il avait exposées, ces conditions n'en étaient pas moins désastreuses. Le repos de trois mois qu'il ordonnait éloignait d'une année la réalisation des espoirs de Ninette. Comment se présenter aux examens avec chance de succès, après une si longue interruption d'études ?

Et ce retard d'une année, quelles misères n'occasionnerait-il pas ? C'était bien la peine d'avoir tant attendu, tant souffert tant travaillé à l'effet d'apprendre ce qu'elle savait pour être soudain paralysée dans ses élans vers un brillant avenir.

— Elle songea ensuite à l'accueil qui lui serait fait chez ses parents quand ils connaîtraient l'arrêt du docteur.

L'avenir se déroula plus sombre sous ses yeux : le père de plus en plus affaibli et qui visiblement perdait tous les jours quelque chose de son intelligence et de sa vigueur ; la mère déprimée par les épreuves, toujours plus impatiente, plus nerveuse ; la crainte de les voir mourir prématurément ou de devenir leur unique soutien, l'unique appui du petit, elle, si frêle et alors que se brisait dans son gosier l'instrument de fortune dont l'acquisition avait coûté si cher !

Ces pensées douloureuses se reflétaient sur le visage de Ninette. Les glaces d'une boutique lui renvoyèrent au passage l'image et sa figure pâle et décomposée. Elle se fit peur, et n'osant rentrer, elle décidait d'aller chez son professeur solliciter le congé de trois mois qui lui était indispensable.

— Venez-vous m'annoncer que vous reprenez vos études ! lui cria Vernet en la voyant.

Hélas ! non monsieur ; c'est tout le contraire.

On me condamne au repos.

— Diantre ! voilà qui est fâcheux pour vous et pour moi. Pas d'examen possible cette année, partant pas de prix.... C'est un gros retard savez-vous.

Ce retard il le déplorait. Mais, il s'apitoyait encore plus sur lui-même que sur son élève.

Tant d'efforts pour la mettre au premier rang et s'en faire un titre à la décoration devenus inutiles !

— C'est la guigne, la vraie guigne répétait-il avec plus de dépit que de compassion. Vous aurez votre congé, ma petite, fit-il en la congédiant. Je vais en parler au directeur.

Mais vous pouvez vous vanter de n'être pas née coiffée.

— Elle le quitta convaincue qu'elle ne pouvait plus compter sur lui. Il est vrai que la chute du ministère la privait de son plus puissant protecteur et que Vernet faisait toujours entrer en ligne de compte dans la bienveillance qu'il manifestait à ses élèves les protections qu'il leur savait.

Cette visite mit le comble au désarroi de Ninette. Quand elle arriva rue Sainte-Anne, ses jambes ne la portaient plus. Elle pliait sous le fardeau de ses inquiétudes.

Une fois engagée dans l'escalier, elle crut à plusieurs reprises qu'elle ne pourrait arriver à son cinquième étage.

Elle y arriva littéralement épuisée, se demandant toujours comment elle allait s'y prendre pour annoncer à ses parents que le docteur Paulin lui prescrivait un repos rigoureux.

Heureusement, Julien Bédier était là. Elle l'aperçut en rentrant dans la salle à manger ; il causait avec Estelle. Bien que de le voir elle recouvra un peu de confiance. Ce qu'elle avait à dire ne lui coûtait plus en présence de cet ami d'une fidélité éprouvée.

Elle ne savait toutefois par où commencer, lorsque sa mère involontairement, lui vint en aide en l'interrogeant sur l'emploi de sa journée.

J'ai dîné chez M. Flamarin, répondit-elle. Je vous avais bien dit que j'étais invitée maman ? ces dames ont été comme toujours très bonnes et très affectueuses.

— Elles doivent être désolées de la chute du ministère, observa Estelle.

— Elles n'en ont rien laissé paraître. Mme Flamarin était gaie comme un pinson. Quant à Camille, c'est de moi sur tout qu'elle m'a parlé. Elle m'a trouvé mauvaise mine. Elle a exigé que j'allasse sur-le-champ consulter un médecin. Elle m'a envoyée chez leur ami, le docteur Paulin.

— L'as-tu

— Je l'ai était plein après avoir donné immédiatement m'a exami

— Que p Estelle dev

— Il ne l est d'avis q pas porter ordonné un — Du rep tes études, concours l telle.

Quant à ressources c possédons p re.

— Je lui n'en a pas nion. Il m' gnaïs pas pas.

A cette dé par un cri c

— Ça sera oer !

A peine u qu'il en vien prends là, N la mort. J santé de ton

— Qu'a-ti yée et cherc de ne pas le

— L'affair par terre, co de son bures faible que j'a et que nous et moi, s'il n s'il pourra g malade, toi s veux tu que restera qu'à

La fin de s explosion de té aurait vou put qu'y mèl venait de dire jamais autant